

Saint-Pompain à celle de Villiers-en-Plaine, qui est limitrophe, où il devait aller ensuite, se fit avec un appareil extraordinaire. Prévoyant qu'on l'y conduirait processionnellement, il résolut de faire tourner cette pieuse démonstration à la gloire de Dieu seul, tout en donnant une bonne leçon de respect aux protestants, fort nombreux alors en cette contrée, qui faisaient colporter leurs *bibles* sur les foires et les marchés par de vils commis voyageurs. Dans ce but, il organisa une procession générale jusqu'à Villiers, dans laquelle la sainte Bible était portée triomphalement sous un dais, comme le très saint Sacrement lui-même. L'apôtre-poète trouva encore sur sa lyre un cantique pour la circonstance, qu'il intitula *le saint Voyage*. Son discours d'ouverture de la mission de Villiers, dont le sujet fut *le respect dû aux saintes Écritures*, compléta le bon effet produit par cette démonstration pieuse, et ouvrit les cœurs aux opérations de la grâce divine.

L'un des faits marquants de cette mission fut la conversion d'une jeune dame frivole et mondaine, M^{me} d'Orion, propriétaire du château de Villiers.

Quelques jours après son retour à Dieu, Montfort crut de son devoir de lui faire une visite à son château. Il accorda à ses hôtes tout ce que la bienséance réclamait de lui en cette rencontre, puis il sortit un instant dans le jardin. Quand on vint pour l'y chercher, dit une relation, « on le vit, dans une allée, priant à genoux, les bras en croix, élevé de plus de deux pieds au-dessus de la terre. » Il fit ensuite ses adieux à M^{me} d'Orion, et, après lui avoir promis de prier à son intention, il ajouta : *Vive Dieu, Madame..., je mourrai avant que l'année soit finie.*

On était alors à la fin de janvier 1716.

CHAPITRE XVIII

Pèlerinage à Notre-Dame des Ardilliers pour obtenir l'établissement de la *Compagnie de Marie*. — Mission de Saint-Laurent-sur-Sèvre. — Maladie et mort du Bienheureux.

(Mars, avril 1716)

D'après la parole qui termine le chapitre précédent, il est clair que Montfort avait le pressentiment de sa fin prochaine. D'où lui venait cette réponse de mort? était-ce de l'affaiblissement de ses forces, du mal latent dont il souffrait depuis son empoisonnement à la Rochelle, ou bien d'un avertissement surnaturel? Nous ne savons. Mais ce qui paraît évident, c'est que ce pressentiment lui inspira un zèle plus ardent que jamais pour se procurer des successeurs et se survivre en eux. Il écrivit, dans ce but, au séminaire du Saint-Esprit, à Paris. Dans ce but encore, il résolut d'aller en pèlerinage à *Notre-Dame des Ardilliers*, à Saumur. Trente-trois hommes de Saint-Pompain, dont il avait formé une confrérie de *Pénitents*, s'offrirent à lui pour

aller eux-mêmes recommander cette affaire à la Reine du ciel.

Montfort accepta l'offre, et leur donna pour guides et directeurs dans leur pèlerinage les deux premiers prêtres de sa *Compagnie de Marie*, MM. Vatel et Mulot.

Rien n'est édifiant comme le règlement qu'il leur traça à cette occasion. Ne pouvant le reproduire ici en entier, nous en donnerons du moins quelques extraits dont les pèlerins de nos jours pourront tirer quelque profit.

« Vous n'aurez point d'autre vue dans ce pèlerinage que d'obtenir de Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, de bons missionnaires, qui soient doués de sagesse pour connaître, goûter et pratiquer la vertu, et la faire goûter et pratiquer aux autres. »

Recommandation de fuir la singularité : « Vous pourrez cependant, ajoute-t-il, avoir un chapelet à la main et un crucifix sur la poitrine pour marquer que ce n'est pas un voyage que vous faites, mais un pèlerinage. »

Le chant des cantiques, la récitation du saint rosaire, la méditation, devaient occuper la marche. Le silence devait être gardé religieusement, sauf une heure le matin, et une heure le soir.

« En traversant les villages, ils iront tous deux à deux, pour plus grande édification. Ils coucheront tous, s'il est possible, dans la même auberge; les plus pénitents dans le foin et la paille, et les plus faibles dans les lits, après avoir fait la prière en commun. Ils se lèveront dès la pointe du jour et réciteront ensemble une courte prière... et, s'il y a une église dans le lieu où ils auront couché, ils iront y adorer, à la porte, le

saint Sacrement en chantant le *Tantum ergo* avec l'oraison.

« Ils tâcheront de jeûner tous les jours de leur marche. (On était en carême.)

« Un quart de lieue avant d'entrer dans la ville de Saumur, ils pourront se déchausser et entrer ainsi, deux à deux, en chantant des cantiques, dans la chapelle de la sainte Vierge.

« Ils se confesseront tous et communieront, au moins une fois, et tous ensemble, à la chapelle de Notre-Dame. Ils demeureront, le reste du jour, à Saumur, non pas pour voir la ville, comme font les curieux, mais pour remercier et prier Dieu, comme de bons *Pénitents*. »

Pour le retour, mêmes dispositions que pour l'aller.

Ce règlement de pèlerinage fut observé ponctuellement. Et c'était un admirable sujet d'édification que de voir passer ces trente-trois *Pénitents*, marchant en silence ou en chantant des cantiques, le plus souvent pieds nus, quoique le froid fût alors très rigoureux. Un curé, non de *Tours*, comme l'a écrit Clorivière, mais plus probablement de *Thouars*, vint les recevoir en surplis à la porte de son église, et leur adressa une allocution touchante sur la pénitence des Ninivites. Presque partout leur piété et leur modestie arrachaient des larmes de dévotion à ceux qui les voyaient passer.

Pendant leur pieux pèlerinage, qui dura sept jours, Montfort, retiré à Saint-Pompain, s'était plongé dans la retraite pour se mieux disposer à l'entreprendre à son tour. En effet, dès que les pèlerins furent rentrés dans leurs foyers, il partit lui-même pour Saumur avec quelques *Frères* qu'il s'adjoignit pour compagnons.

Avec quelle piété, avec quelle ferveur il accomplit ce pèlerinage, on se le figurera sans peine, si l'on veut bien se rappeler la dévotion qu'il montra toute sa vie envers la très sainte Vierge, et notamment dans sa magnifique chapelle de Notre-Dame-des-Ardilliers. C'est là, on s'en souvient, que, jeune prêtre, il était venu mettre sa carrière apostolique sous les auspices de la *Reine des Apôtres*. Et c'est encore là qu'au déclin de sa vie, il vient de nouveau réclamer une bénédiction de sa *bonne Mère* pour lui-même et la double famille qu'il confie à sa sollicitude maternelle, sa petite *Compagnie de missionnaires* et ses chères *Filles de la Sagesse*.

« Après avoir satisfait pleinement sa dévotion, dit Clorivière, il fut rendre visite aux *Sœurs de la Providence*, pour lesquelles il avait une grande estime. L'abbaye de Fontevault n'est qu'à quatre lieues de Saumur. Ses amis le pressèrent d'y aller voir sa sœur, qu'il aimait beaucoup, et pour qui sa visite aurait été une grande consolation. Mais l'homme de Dieu, qui vivait déjà dans le ciel et qui n'ignorait pas qu'il devait bientôt quitter la terre, ne crut pas devoir s'accorder à lui-même cette innocente satisfaction. Il en fit donc à Dieu le sacrifice, se contenta d'envoyer deux de ses *Frères* à Fontevault, pour y visiter sa sœur de sa part; et, dès qu'ils furent de retour, il partit pour Saint-Laurent-sur-Sèvre. »

Ce fut le dernier de ses nombreux voyages sur cette terre. Montfort le sanctifia par un redoublement de pénitences et d'austérités. C'était sa manière à lui d'attirer la miséricorde de Dieu sur les paroisses qu'il se préparait à évangéliser.

Arrivé à Saint-Laurent, le 1^{er} avril 1716, il prit pour demeure le lieu le plus incommode et le plus pauvre qui fût dans le bourg. C'était un petit galetas où il avait pour lit un peu de paille, et pour tout meuble ses instruments de pénitence.

Le premier jour d'avril de cette année tombait le mercredi de la Passion. Le souvenir des souffrances de Notre-Seigneur que cette semaine rappelle inspira à ce grand amant de la croix le désir de se livrer à une pénitence plus rigoureuse. Durant les trois jours qui précédèrent l'ouverture de la mission, il se choisit, au pied des coteaux de la Sèvre, à quelques centaines de pas de l'église, une grotte solitaire où, retiré comme Jésus au jardin des Oliviers, il s'offrait à Dieu, en union avec son divin Maître, en victime volontaire pour l'expiation des péchés des hommes. Il y déchirait son corps à coups de discipline, et la tradition rapporte que les rochers gardèrent longtemps les traces de son sang. Cette grotte se trouve aujourd'hui renfermée dans l'enclos de la *Sagesse*.

La mission s'ouvrit le dimanche suivant, jour des *Rameaux*. Au commencement de la grand'messe, à laquelle il devait prêcher, on fit la procession selon l'usage. Or, lorsqu'elle fut arrivée en face d'une des chapelles latérales où il se tenait pieusement agenouillé, le saint missionnaire se releva soudain par un mouvement subit de sa foi et de son amour envers le signe de notre rédemption, prit la croix processionnelle des mains de celui qui la portait et la porta lui-même jusqu'à la fin. Cet acte de piété, accompli simplement, avec un respect et une modestie admirables, était déjà

une véritable prédication; toute la paroisse en fut profondément édifiée.

C'est dans les premiers jours de cette mission que la sœur Marie-Louise de Jésus lui écrivit pour lui demander conseil au sujet de ses épreuves et de ses traverses à la Rochelle. Montfort lui fit une belle réponse que nous allons transcrire tout entière, comme nous l'avons fait pour l'une de ses premières lettres, au début de cette histoire. De même qu'on recueille avec une affection pieusement et scrupuleusement avare les dernières paroles d'une personne aimée qui va mourir, pour se les redire ensuite en famille et se consoler de son absence, le lecteur aimera à entendre encore ici les derniers échos de cette voix si persuasive et si éloquente, surtout lorsqu'elle parlait des mystères adorables de la croix.

« Ma chère fille,

« Vive Jésus! vive sa croix!

« J'adore la conduite juste et amoureuse de la divine Sagesse sur son petit troupeau, qui est logé à l'étroit chez les hommes, pour être logé et caché bien au large dans son divin Cœur, qui vient d'être percé pour cet effet. Oh! que ce sacré cabinet est salubre et agréable à une âme vraiment sage! Elle en est sortie avec le sang et l'eau, quand la lance le perça; elle y trouve son rendez-vous assuré, quand elle est persécutée de ses ennemis. Elle y demeure *cachée avec Jésus-Christ en Dieu*, mais plus conquérante que les héros, plus couronnée que les rois, plus brillante que le soleil, et plus élevée que les cieux.

« Si vous êtes l'élève de la Sagesse et l'*élue entre mille*, que vos abandons, vos mépris, votre pauvreté et votre prétendue captivité vous paraîtront doux! puisque, avec toutes les choses de prix, vous achetez la sagesse, la liberté, la divinité du Cœur de Jésus crucifié!

« Si Dieu ne m'avait pas donné des yeux autres que ceux que m'ont donnés mes parents, je me plaindrais, je m'inquiéteraïs avec les fous et les folles de ce monde corrompu; mais je n'ai garde de le faire. Sachez que j'attends d'autres renversements plus considérables et plus sensibles pour notre foi et notre confiance à l'épreuve, pour fonder la communauté de la Sagesse, non pas sur le sable mouvant de l'or et de l'argent dont le monde se sert, tous les jours, pour fonder et enrichir ses appartements; non pas aussi sur les bras de chair d'un mortel, qui n'est tout au plus, quelque puissant qu'il soit, qu'une poignée de foin, mais pour la fonder sur la sagesse même de la Croix du calvaire.

« Elle a été teinte cette divine et adorable croix, elle a été teinte et empourprée du sang d'un Dieu; choisie pour être de toutes les créatures la seule épouse de son cœur, le seul objet de ses désirs, le seul centre de toutes ses prétentions, la seule fin de tous ses travaux, la seule arme de son bras, le seul sceptre de son empire, la seule couronne de sa gloire et la seule compagne de son jugement. Et cependant, par un incompréhensible jugement, cette croix a été abattue avec mépris et horreur, cachée et oubliée dans la terre pendant quatre cents ans!

« Mes chères filles, appliquez ceci à l'état où vous vous trouvez actuellement. Je vous porte partout, jusqu'au saint autel. Je ne vous oublierai jamais, pourvu

que vous aimiez ma chère croix, en laquelle je vous suis allié, tandis que vous ne ferez point votre propre volonté, mais la sainte volonté de Dieu, dans laquelle je suis tout à vous. »

C'était ses adieux à ses *chères Filles de la Sagesse*, les derniers mots qu'il leur adressa; car dans son testament, où il s'occupera longuement de ses *missionnaires* et de ses *chers Frères du Saint-Esprit*, il ne fera pas même mention d'elles.

La mission de Saint-Laurent, commencée sous l'impression si favorable que l'homme de Dieu donna, dès le premier jour, de sa piété et de son amour envers la croix, se poursuivit au milieu de la ferveur générale.

D'après la tradition, là comme à la Garnache, comme à Roussay, comme à Fontenay et à Mervent, la sainte Vierge lui apparut sous la forme d'une belle dame, et s'entretint familièrement avec lui.

Comme c'est ordinairement pendant qu'il priait retiré dans la solitude que sa *bonne Mère* le venait ainsi visiter, et que ce n'est qu'accidentellement qu'on put être témoin de ces insignes faveurs, la multiplicité de ces faits connus, arrivés en divers lieux et d'une manière presque identique, semblerait autoriser à croire que la Reine du ciel honorait ainsi habituellement de sa présence visible son dévot serviteur.

Est-il besoin d'ajouter après cela que son apostolat à Saint-Laurent était béni de Dieu, et faisait présager les fruits les plus consolants? Déjà la mission approchait de son terme, et Montfort avait choisi l'éminence sur laquelle il se proposait d'élever le calvaire qui devait en perpétuer le souvenir, quand on apprit

l'arrivée prochaine de M^r l'évêque de la Rochelle.

Cette nouvelle remplit de joie le cœur du vaillant ouvrier évangélique; car il vénérât en M^r de Champflour, non seulement un représentant du Pasteur suprême, un prélat d'une piété sage et éclairée, d'une doctrine sûre qui ne s'était jamais compromise avec les subtiles erreurs de son temps; mais il aimait aussi un père plein d'affection qui l'avait accueilli avec bonté, lorsque tant d'autres le repoussaient, qui l'avait toujours soutenu dans les luttes, avait encouragé, béni ses travaux, et favorisé de tout son pouvoir l'organisation et le développement de ses œuvres. Aussi voulut-il lui préparer, à Saint-Laurent, une réception magnifique, qui fût en même temps un témoignage de sa foi, de son respect et de son amour filial.

Mais le mal qu'il se donna dans ce but acheva de briser ses forces déjà chancelantes. Il fut pris d'une fausse pleurésie; et, le jour venu, il put tout juste assister à la belle procession qu'il avait organisée avec tant de fatigues. Au retour, tandis que les autres ecclésiastiques et toute la paroisse en fête accompagnait l'évêque à l'église, et de là chez M. le doyen de Saint-Laurent, lui, était obligé par la violence du mal à se retirer dans sa chambre.

Cependant il devait prêcher dans l'après-dîner. Craignant que son silence, en cette circonstance solennelle, ne fût mal interprété et ne nuisit au succès de son ministère, il ne voulut point écouter les conseils de la prudence et de l'amitié. A l'heure dite, il montait en chaire; mais il y parut si pâle, si défait, que tout le monde fut pris de compassion pour lui. On craignit qu'il ne pût aller jusqu'au bout de son discours.

Il prêcha sur *la douceur de Jésus*.

On eût dit le Sauveur lui-même faisant, au sortir de la cène, ses derniers adieux à ses apôtres. Sa voix, faible au début, s'anima peu à peu. Il traita son sujet d'une manière si émouvante, que lorsqu'il en vint au baiser perfide que le divin Sauveur reçut de Judas la veille de sa mort, et aux paroles pleines d'affection et de douceur avec lesquelles il accueillit ce malheureux disciple, son émotion gagna l'auditoire, qui se mit à fondre en larmes avec lui.

Ce fut son dernier triomphe oratoire.

En descendant de chaire, il fut obligé de se mettre au lit, c'est-à-dire sur un peu de paille. Toutefois, le mal empirant chaque jour, il consentit, par obéissance à son confesseur, à se laisser coucher sur un matelas. Et ce fut en cet état qu'il demanda lui-même et reçut les derniers sacrements.

M. Mulot, qui ne quittait guère son chevet, lui ayant témoigné les larmes aux yeux la peine qu'il ressentait en voyant quelle perte les missions allaient faire à sa mort, vu qu'il n'y avait personne qui pût le remplacer, Montfort lui prit les mains et l'exhorta vivement à continuer ses travaux.

Celui-ci s'excusant sur son peu de force et de capacité : *Ayez confiance, mon fils*, lui dit-il en lui serrant la main, *ayez confiance, je prierai Dieu pour vous, je prierai Dieu pour vous !*

A cette promesse effective de l'homme de Dieu M. Mulot attribua toujours le courage et la force avec laquelle il put encore, durant de longues années, continuer les travaux apostoliques de celui dont il se faisait gloire d'être le disciple.

Il n'y avait encore que cinq jours que le saint missionnaire était malade, et déjà il était aux portes du tombeau.

Le 27 avril, sentant sa fin prochaine, il voulut dicter son testament, qui débute ainsi :

« Je soussigné, le plus grand des pécheurs, veux que mon corps soit mis dans le cimetière, et mon cœur sous le marchepied de l'autel de la sainte Vierge.

« Je mets entre les mains de M^r l'évêque de la Rochelle et de M. Mulot mes petits meubles et livres de mission, afin qu'ils les conservent pour l'usage de mes quatre frères, unis avec moi dans l'obéissance et la pauvreté, savoir : frère Nicolas, de Poitiers, frère Philippe, de Nantes, frère Louis, de la Rochelle, et frère Gabriel, qui est avec moi, tandis qu'ils persévéreront à renouveler leurs vœux tous les ans; aussi pour l'usage de ceux que la divine Providence appellera à la même communauté du saint-Esprit. »

Il légua ensuite sa croix et ses statues du calvaire de Pontchâteau aux sœurs des Incurables de Nantes; trois de ses étendards à *Notre-Dame de Toute-Patience*, à la Séguinière; les quatre autres à *Notre-Dame de la Victoire*, à la Garnache; et, à chaque paroisse de l'Aunis, où le rosaire persévérera, une de ses bannières du Rosaire.

C'était là ses trésors, ses biens les plus précieux.

« Après ces dernières dispositions, dit Clorivière, M. Montfort ne pensa plus qu'à la mort. Désirant mourir comme il avait vécu, il pria qu'on lui laissât ses chaînettes de fer, qu'il portait au cou, aux bras et aux pieds, en signe de son dévouement pour la Mère de Dieu, et comme les marques de la dévotion du saint esclavage. Il prit aussi d'une main le crucifix qu'il

avait apporté de Rome, et auquel le Saint-Père avait attaché une indulgence plénière à l'heure de la mort. Ses yeux étaient constamment fixés sur ces images; et il les baisait avec une tendre dévotion, en invoquant les saints noms de Jésus et de Marie.

« Cependant un grand nombre de personnes s'étaient rassemblées à la porte de sa chambre et demandaient à le voir une dernière fois. Le missionnaire pria qu'on les laissât entrer. Elles ne furent pas plus tôt en sa présence qu'elles se mirent toutes à genoux et lui demandèrent sa bénédiction, en poussant des gémissements et des sanglots. L'homme de Dieu s'en défendit, disant qu'il était un trop grand pécheur et qu'il n'en avait point le pouvoir. Mais sur ce que M. Mulot lui dit de les bénir avec son crucifix, afin que ce fût Jésus-Christ et non pas lui qui les bénit, il consentit à le faire de cette manière.

« Sa chambre était trop petite pour contenir tous ceux qui désiraient avoir le même avantage. Il fallut, pour satisfaire leurs désirs, qu'elle se vidât et se remplit successivement jusqu'à trois fois. Alors le missionnaire, ranimant toutes ses forces à la vue de ce peuple qui fondait en larmes, et voulant lui inspirer les sentiments dont il était lui-même pénétré, se mit à chanter le couplet suivant, qui commence un de ses cantiques de la mission :

Allons, mes chers amis,
Allons en paradis;
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le paradis vaut mieux !

« Au milieu des enivrements de la croix, observe

M. Pauvert, la vie de Montfort avait été un chant d'espérance. Il avait chanté, au milieu des peuples, Dieu, Jésus-Christ et sa divine Mère; au milieu des injures, il avait chanté ses cantiques de résignation; sur les ruines de son calvaire, il avait chanté le triomphe de la croix; dans ses chants, il avait bravé la fureur des éléments et la rage des corsaires; intrépide Jonas, il avait chanté au milieu de toutes les tempêtes qui l'avaient submergé; il ne voulut pas se taire au milieu des angoisses suprêmes. »

« Un moment après, continue Clorivière, il tomba dans une espèce d'assoupissement; puis, s'étant réveillé tout tremblant, il dit à haute voix : *C'est en vain que tu m'attaques; je suis entre Jésus et Marie... Deo gratias et Mariæ!... Je suis au bout de ma carrière... C'en est fait, je ne pécherai plus !*

« Et il expira doucement, sur les huit heures du soir, un mardi, le 28 avril 1716. »

Le B. Montfort était alors âgé de quarante-trois ans, deux mois et vingt-huit jours.